

« JE SUIS DANS LE SILLON DE CHET »

TROIS DÉCENNIES APRÈS LEUR RENCONTRE, LE FRANÇAIS REND HOMMAGE À SON « AMI AMÉRICAIN » DONT IL DEMEURE L'UN DES PLUS JUSTES EXÉGÈTES.

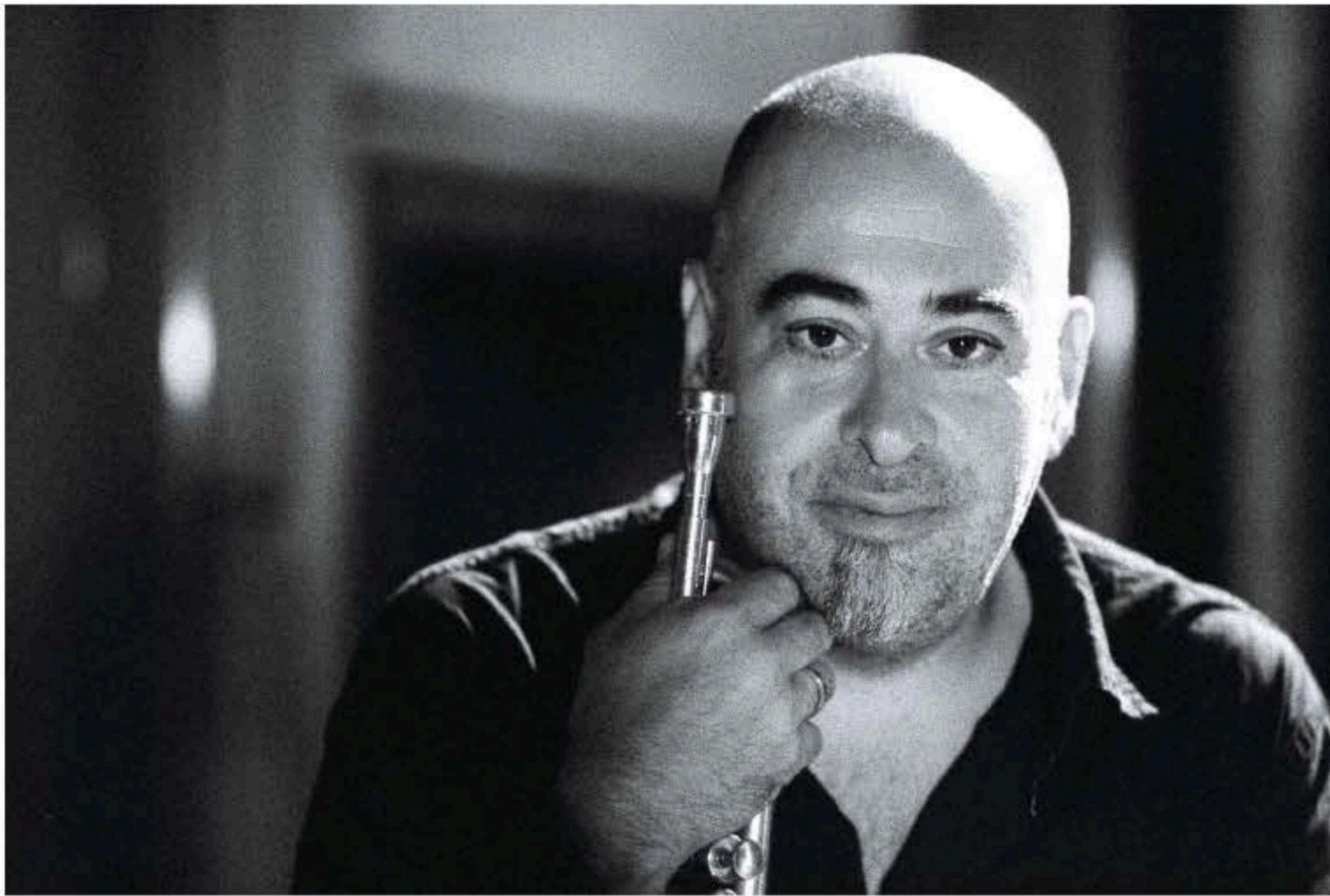
Propos recueillis par Jacques Denis Photo Bertrand Fèvre

Il aura fallu attendre trente ans pour faire un album autour de Chet Baker, l'une de vos principales influences... L'idée vient de Christophe Deghelt, mon agent. Il voulait que je fasse quelque chose d'intime alors que j'avais en tête un disque autour des tambours battants, en rapport avec la musique de la Réunion, où je vis désormais. Et comme il a fait une thèse sur Chet... Moi, je n'avais jamais osé mais il m'a convaincu. En trois volets : celui-ci en référence à la période du trio avec NHOP et Doug Raney ; un second avec Thomas Bramerie à la contrebasse, et une dizaine de pianistes différents (Danilo Perez, René Urtreger, Jacky Terrasson, Eric Legnini...), en référence aux disques avec Enrico Pieranunzi et « Mickey » [Graillier] ; et, enfin, le dernier en rapport avec la période du quartette de Gerry Mulligan, où j'imagine bien dialoguer avec un tromboniste comme Glenn Ferris...

Comment avez-vous rencontré Chet ?

L'histoire commence au Hot Brass d'Aix-en-Provence, où Chet était venu répéter avec le big band du batteur Vincent Séno, dans lequel mon frère, mon père et moi-même jouions. A la pause, Vincent lui fait écouter une cassette de ma musique. Puis Chet monte en voiture directement à Paris. Dans la nuit. Il a dû aller très vite, ayant fait un Paris-Rome avec lui en Alpha Roméo... C'était en plein hiver et il devait jouer trois jours plus tard au New Morning. Le lendemain, il débarque au Privilège, la boîte qui était sous le Palace. J'étais engagé là pour deux mois, en trio, avec Alain Jean-Marie ou René Urtreger au piano, Gilles Naturel ou Jean Bardy à la contrebasse. On jouait le répertoire de Chet, et quelques trucs à nous. Il y avait un superbe piano, demi-queue, un club cosy qui était toujours plein à craquer. Le videur vient me voir à la pause pour me dire, un peu gêné, qu'un « type » me demandait à la porte. Là, je vois une paire de sandales et un pardessus, et puis sa tête qui me dit : « Stefano ! » J'y crois pas, papa Noël. « Laissez-le !!!





/// *entrer, c'est un ami.* » (rires) On discute cinq minutes, et je retourne jouer. Au bout de trois thèmes, il me rejoint sur scène. Il a terminé la nuit avec nous, chez Ali, le rendez-vous tardif des musiciens que connaissait très bien Chet. On a terminé à huit heures du matin... On s'est revu le lendemain chez moi, où il est resté les deux jours. Et comme ça pendant trois ans, à chaque fois qu'il venait à Paris, jusqu'à sa fin tragique. Ça a été une belle rencontre.

Et une vraie complicité...

Trois jours après, il jouait au New Morning. Il me fait monter sur scène. Il y avait à la batterie Mike Clark, le batteur des *Headhunters* ! Je venais d'arriver à Paris. J'étais à peine majeur, très impressionné. J'ai eu une belle relation, il m'a toujours protégé. Chet Baker m'avait pris sous son aile.

Le fait que vous soyez sur les mêmes vibrations que Chet Baker n'est pas nouveau. Vous étiez déjà très marqué par lui...

Oui, depuis tout jeune. Je jouais à la note, dans les articulations, c'était un mimétisme. Je suis autodidacte, je joue tout à l'oreille, comme lui. C'est ce qui faisait sa sensibilité, tout en étant techniquement super impressionnant. A ses côtés, j'ai beaucoup appris sur le son, j'ai perfectionné et mieux assimilé tout ce que

j'avais déjà. Chet me faisait écouter de la musique brésilienne, des musiques traditionnelles africaines... Il était extrêmement ouvert. D'ailleurs, quand on regarde sa discographie, il a enregistré des choses très différentes, dont des sessions de rock.

Vous avez toujours accepté la comparaison...

Bien entendu, je parle même de filiation. Ce sont mes aînés, et je les ai écoutés. J'ai bouffé les vinyles. Je m'inscris dans une tradition. Et un jour, peut-être, je vendrai du vin comme mon grand-père. Chet m'a profondément marqué. Et même si je joue à ma façon, je sais aussi que je suis dans un sillon.

Chet Baker est toujours resté sur le même mood, malgré les contextes différents, contrairement à Miles par exemple...

Miles vivait dans son temps. Chet était dans son monde, et même lorsqu'il enregistre pour le cinéma, notamment avec Vladimir Cosma, parfois dans des directions rock ou de superbes ballades comme celle que l'on reprend sur le disque, « La Chanson d'Hélène », il reste lui-même, un truc très mélancolique.

Comment avez-vous préparé cette session ?

J'ai réécouté Chet récemment, même si je connais cette musique par cœur, c'est quand même impressionnant. Pour le répertoire,

j'ai simplement choisi parmi les quatre-vingts thèmes autour desquels il a tourné toute sa vie. Comme « You Can't Go Home Again » qu'il n'a pas cessé de décliner. L'idée était de jouer très ouvert, c'est un répertoire que l'on a beaucoup pratiqué. Contrairement à mon précédent disque en hommage à Donny Hathaway (dans lequel je reprenais « Little Girl Blue », une chanson qu'aimait Chet), je ne voulais pas de grands arrangements. Je suis venu juste avec des indications, et d'ailleurs, comme souvent, on a gardé les premières prises. Comme pour le dernier thème, un clin d'œil au dernier morceau qu'il a joué avec des jeunes Hollandais, une heure avant cet « accident ». Je ne crois pas à son suicide, même s'il allait très mal. Je pense plus à un règlement de comptes.

« À SES CÔTÉS, J'AI BEAUCOUP APPRIS SUR LE SON, J'AI PERFECTIONNÉ ET MIEUX ASSIMILÉ TOUT CE QUE J'AVAIS DÉJÀ »

Au milieu du disque, vous glissez un original intitulé « Daddy and I »...

C'est une mélodie de ma fille. En fait, pendant dix jours, elle n'arrêtait pas de fredonner cette mélodie pendant que je bossais. Ça me plaisait bien et j'ai vérifié que ce n'était pas un des trucs qu'elle écoutait. Non ! Du coup, j'ai harmonisé cette petite mélodie, au piano, et elle me validait en direct. Sur scène, comme au *Ronnie Scott's*, elle fonctionne très bien ! Cette formule sans batteur sollicite beaucoup. On sort de scène deux fois plus fatigués !

En revanche, la guitare est au premier plan...

Avec le guitariste Jesse van Ruller, c'est une histoire qui remonte à longtemps. Nous nous sommes rencontrés en 1991 dans l'Orchestre Européen de Radiodiffusion, à Budapest. Il avait dix-huit ans, et il jouait terrible. D'ailleurs, quatre ans plus tard, il a reçu le prix *Thelonious-Monk*. Je ne l'avais revu qu'une fois depuis, au *North Sea Jazz Festival* où nous partagions la scène. J'ai pensé à lui directement ! Et ça a tout de suite fonctionné. Pour la contrebasse, ça ne pouvait être que *Thomas Bramerie* : il fait partie de mon premier cercle et il a joué avec Chet, qui avait l'oreille. Même le chanteur *Amin Bouker*, qui est chirurgien dans la vie, est une très vieille connaissance. Je l'ai rencontré à Nîmes, il y a bientôt trente ans, sur quelques dates d'une tournée en hommage à Chet, avec « Mickey » (*Graillier*). Nous nous étions perdus de vue, et il se trouve qu'il est l'ami de *Christophe Deghelt*. Du coup, ça faisait sens de l'inviter sur un titre, non ? ●



LE SON
STÉPHANE BELMONDO
Love For Chet
(Naïve)

LE LIVE
13/6
Maisons-Laffitte (Festival de jazz)

LE NET
stephane-belmondo.com

STÉPHANE BELMONDO POUR L'AMOUR DE CHET



Si l'on considère que l'art de Baker reste celui de la soustraction, le choix d'un trio (le format favori de Chet à la fin de sa vie) combinant la guitare de Jesse van Ruller, natif d'Amsterdam, et le fidèle Thomas Bramerie à la contrebasse, relève d'une éblouissante évidence. Mais ce *Love for Chet* (titre à prendre au pied de la lettre) vient de

plus loin qu'un simple casting affuté pour et par Stéphane Belmondo, jadis sudiste monté à la capitale, et qui vit au début des années 1980 le Petit Prince de la West Coast prendre sous son aile protectrice le trompettiste néophyte. Le reste est affaire d'hommes, d'amour, et de filiation. Ou des trois. S'il y a hommage, on est bien loin de la poussière des musées, et s'il y a tribut, il est magnifié par la sensibilité des talents en présence. En preuve unique, on avancera la bouleversante version de « La Chanson d'Hélène » (de Philippe Sarde, composée pour *Les Choses de la vie*) : déshabillé par quelques arpèges de la guitare, le thème plane par la magie de l'approche feutrée du cuivre. Si l'on tient à l'étiquette, on évoquera naturellement le jazz cool. Mais celle de tendre beauté fera aussi l'affaire. CHRISTIAN LARRÈDE

LE SON STÉPHANE BELMONDO *Love for Chet* (Naive)